442ème RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

N° 158

442eme RUE LE LABEL

RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)
Punk-rock-garage - Green vinyl
RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)
Iggy Pop covers - Green vinyl
RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)
Noisabilly - Pink vinyl
RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)
Class rock - Blue vinyl
RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)
Lightning pop - White vinyl
RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl
RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND** (LP 16 tracks)
16 bands covering 007 themes - Picture disc
RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl
RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the Outland (CD 12 tracks)
Roots-rock'n'roll on stage
RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)
60's-garage - Black vinyl
RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)
24 rock'n'roll bands with guitars
RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP 4 tracks)
4 bands loving the Fab Four - White vinyl
RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split EP 3 tracks)
Power punk vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles
RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc
RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl
RUE 019 = **K-SOS** : Soif de libertés (CD 8 tracks)
Punk-rock antifasciste
RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of the Froggies (CD 24 tracks)
Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's first band
RUE 021 = **SPERMICIDE** : Drunk'n'roll (CD 11 tracks)
High energy power rock'n'roll from France. Covers of Black Flag, Chron Gen & Motörhead
RUE 022 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Best of the first five (LP 14 tracks)
High energy power rock'n'roll from Sweden - Dark grey vinyl
RUE 023 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Live at Rockpalast (LP 14 tracks)
Live in Germany. Covers of Misfits and Bruce Springsteen - Black vinyl
RUE 025 = **R'n'C's** : When the cat becomes a tiger (LP+CD 16 titres)
Fast rock'n'roll. Covers of MC5 and Sex Pistols
RUE 027 = **PERCHÉ** : Pourquoi ? (CD 12 titres)
Electro-punk

442ème RUE
64 Bd Georges Clémenceau
89100 SENS
FRANCE
(33) 3 86 64 61 28
leo442rue@orange.fr
https://la442rue.com

Greetings :
Les LÉZARDS MÉNAGERS
KPUN
El FOURBOS 65
THOMAS (Minimal Chords)
PERCHÉ
Steff TEJ

RIP :
Jeff "Monoman" CONOLLY
Noël GODIN
Plas JOHNSON
Freddy CANNON
Jennifer FINCH
Jean-Louis BRUNAUX
Frank BEARD

Mercredi 26 août 2026 ; 14:45:57
Guitar time

La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.
"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.
"ABC Rock" (le rock de A à Z), les 1er, 3ème (et éventuellement 5ème) mardis du mois de 21h à 23h.
"Best of 442ème Rue", les 2ème et 4ème mardis du mois, de 21h à minuit.
Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).
Et sur Internet : http://www.triagefm.fr

E-ZINE

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.

QUINTANA DEAD BLUES EXPERIENCE : Ashes (CD autoproduit)
Le chanteur et guitariste Piero Quintana, fort de sa trentaine d'années d'expériences musicales, a décidé, après une première formule de Quintana Dead Blues Experience en one man band, avec une boîte à rythme pour témoin, de revenir à quelque chose de plus organique en s'associant avec le batteur Adrien Schiavone, manière de mieux exploiter des racines heavy blues qui suintent de partout à l'écoute de ce disque, le troisième album du groupe, le premier en duo. Un blues pas franchement mort malgré le nom du groupe, ou alors mort-vivant, du genre à vous bouffer le cerveau plutôt que de se contenter de vous sucer le sang. Un blues guère difficile quant au menu, capable d'aller piocher dans une assiette stoner ou une gamelle fuzz-rock pour varier les sources de protéines, au gré des opportunités, sans plan de bataille préétabli, sans préméditation. Le disque a d'ailleurs été enregistré en studio, certes, mais dans les conditions du live, en trois jours comtoise en main. Il est vrai qu'à deux, c'est toujours plus facile de bosser ainsi, y compris en restant dans la même pièce pour mieux laisser les guitares bavouiller dans les micros de la batterie, afin d'accentuer l'impression de marigot tourbeux qui se dégage de ce blues directement puisé dans les miasmes marécageux des bayous les plus mal fréquentés, un prérequis, manquerait plus qu'on se retrouve au beau milieu d'un raout où le smoking et le nœud papillon seraient obligatoires. Non, chez Quintana Dead Blues Experience, le dress code ce serait plutôt salopette cradingue, galure douteux et godasses entretenues à la bouillasse putride. Et même quand ils tapent dans le rock'n'roll, c'est dans la chemise de bûcheron auréolée de sueur et le jean troué et crasseux de Nirvana qu'ils vont chercher un "School" (album "Bleach" en 1989) râpeux comme une mâchoire d'alligator et nihiliste comme la tronçonneuse de Leatherface. Dans un autre morceau, "Wild as fire", ils font montre d'une virulence aussi agressive que celle d'un mégafeu comme seul notre XXIe siècle en surchauffe est capable d'en produire à l'échelle planétaire, ou un astéroïde taquin, mais le dernier qu'on a vu en action, ça commence à remonter, même les dinosaures ne s'en souviennent plus. Non, clairement, le blues n'est pas encore cané, loin de là, il y en a toujours pour remuer ses braises, remettre cent kopeks dans le juke-box et rebrancher une Gibson pour le ramener à la non-vie, encore plus corrosif et venimeux qu'avant, harnaché façon chasseur d'alligator à mains nues. Non, pas crevé, pas même blessé par toutes les bouses pop qui se revendiquent pourtant comme ses descendantes putatives (je dirais plutôt putassières), et si vous pensiez déposer quelques fleurs sur sa tombe, oubliez, ou alors commencez une petite culture de daturas ou de droséras, juste au cas où.

Billy GAYLES with Ike TURNER'S KINGS OF RHYTHM : Night howler (LP, Bear Family Records)
Au début des années 50, Ike Turner et ses Kings Of Rhythm enregistrent dans les studios Sun à Memphis. C'est là, notamment, qu'en 1951 ils mettent en boîte le classique "Rocket 88" que Sam Phillips propose au label Chess. Un label qui commet l'irrémissible erreur, Ike Turner n'en démordra pas du reste de sa vie, de créditer la chanson à Jackie Brenston and his Delta Cats, puisque c'est Jackie Brenston, chanteur et saxophoniste des Kings Of Rhythm, qui chante le morceau. Quant au nom des Delta Cats, on ne trouve aucune explication rationnelle à ce choix. Durant toutes les années 50, Ike Turner continuera à driver ses Kings Of Rhythm mais, ayant rendu Sam Phillips responsable de ce changement de nom intempestif, il ira rapidement voir ailleurs si le rhythm'n'blues y est plus bourbeux, notamment du côté de chez King, à Cincinnati, Ohio. Entre-temps, en 1954, il a engagé un chanteur qui va rester avec les Kings Of Rhythm pendant plusieurs années, Billy Gayles. Cette anthologie propose donc une douzaine de plages enregistrées par celui-ci avec Ike Turner, ce dernier ayant d'ailleurs écrit toutes ces chansons, seul la plupart du temps, mais trois d'entre elles le sont avec Ralph Bass, le producteur attitré des Kings Of Rhythm chez King. D'autre part, si, au début, Ike Turner joue du piano au sein des Kings Of Rhythm - c'est encore le cas sur l'enregistrement le plus ancien de ce disque, "Night howler", mis en boîte à Clarksdale (la ville de naissance d'Ike Turner) en 1954, dans un dépôt de bus désaffecté, ça ne s'invente pas - il passe à la guitare dès 1956. Quant aux Kings Of Rhythm, on y trouve encore tous les piliers du groupe, le bassiste Jesse Knight, les saxophonistes Raymond Hill, Eddie Jones et Jackie Brenston, le batteur Eugene Washington, le pianiste Fred Sample, le tromboniste Clayton Love. Sur les enregistrements les plus récents, en 1961, on voit même apparaître la première mouture des Ikettes, le groupe vocal qui accompagnera ensuite la Ike and Tina Turner Revue, groupe formé en 1960 et qui fera doublon avec les Kings Of Rhythm pendant quelques mois. Pour ce qui est de Billy Gayles, il est né le 19 octobre 1931 (la même année qu'Ike Turner) à Sikestone, Missouri. S'il n'est que chanteur au sein des Kings Of Rhythm, il est batteur de formation, et c'est derrière cet instrument qu'il poursuivra sa carrière une fois le groupe séparé. On pourra ainsi l'entendre sur des disques d'Otis Rush ou Albert King (il avait déjà accompagné Earl Hooker ou Robert Nighthawk avant de rejoindre Ike Turner). Billy Gayles est mort le 8 avril 1993 à Saint-Louis, Missouri, d'un cancer, à l'âge de 61 ans. Plus de la moitié des chansons proposées ici, sept exactement, sont sorties sur Federal, une filiale de King, les autres papillonnant sur Flair, Vita, Cobra et Shock (le single paru sous le seul nom de Billy Gales, bien qu'accompagné par les Kings Of Rhythm, est d'ailleurs l'unique disque sorti par ce très éphémère label), sous des noms divers, Billy Gayles étant parfois aussi orthographié Billy Gale, tandis que le groupe peut devenir le Ike Turner Band ou Ike Turner's Rhythm Rockers, c'était un peu à géométrie variable. Grâce à la patte d'Ike Turner, tout ça reste du bon rhythm'n'blues bien groovy, avec une batterie très présente qui donne une assiste solide à l'ensemble et la voix puissante et expressive de Billy Gayles, capable de faire passer tout un tas d'expressions, comme dans l'un des morceaux lents de cette sélection, "If I never had known you" (Federal,1956). On note également deux pastiches amusants, dus à Ike Turner puisqu'il en est le compositeur, qui a toujours su absorber tout ce qui passait dans son orbite auditive, "Night howler", ce titre de 1954 paru sur Flair, largement inspiré par Fats Domino ou Lloyd Price (à la "Lawdy Miss Clawdy") et qui n'aurait pas fait tache dans le répertoire de n'importe quel artiste louisianais, et "Peg leg woman", paru sur Vita en 1956 sous le nom de Willie King with the Ike Turner Band (Willie King étant un pseudonyme de Billy Gayles), un boogie entraînant à peine démarqué de... "Rocket 88", quand on tient une bonne recette, et même si on s'appelle Ike Turner, on a tendance à la décliner un peu à toutes les sauces, c'est de bonne guerre. Tout le monde ne connaît pas forcément la carrière d'Ike Turner entre "Rocket 88" et la Ike and Tina Turner Revue, cette compilation lève un coin du voile, par le prisme de Billy Gayles, excellente initiative.

NEWS
Sortie du n° 15 du mini zine **More Than Sounds**, mini car on peut difficilement faire plus petit, un A5 plié en trois, prêt à être glisser dans une enveloppe format américain. Mais un truc néanmoins imprimé, avec sept chroniques de disques, pas une de plus, comme les nains ou les lieues, une sorte de conte de fée post-punk. Je n'ai strictement aucune idée de comment vous pouvez vous procurer la chose (merci à Thomas, de Minimal Chords, pour l'avoir glissé dans son dernier paquet), mais comme ces chroniques sont consultables sur le site Internet, vous pouvez y aller directement, ça ira plus vite et il y en a vachement plus en ligne, tout bénef : **https://morethansoundszine.blogspot.com @@@** Le label marseillais **Crapoulet Records** vient de faire paraître les deux premiers mini LP du groupe punk barcelonais **Kire**, "Tiempos de cambio" et "Carta de despedida", sur un seul album, ça prendra moins de place sur vos rayonnages : **https://crapouletrecords.limitedrun.com @@@** Chez **Deviance**, on profite de la canicule pour bosser. Seraient pas un peu loco les Vosgiens ? Ou alors le micro-climat de leurs montagnes leur permet d'échapper aux températures extrêmes, du moins uniquement quand elles sont positives, quand c'est négatif, ils sont servis. Bref, deux nouvelles productions viennent de tomber, et pas de déshydratation : le premier album du groupe crust rennais **Recedant Somnia**, "Catharsis of a dying soul", et le troisième des Belges D-beat de **Plague Thirteen**, "Eroded", en vinyle marbré, annoncé vert mais gris sur les photos. Ce n'est sûrement pas avec ces deux groupes qu'on va rafraîchir l'atmosphère : **www.deviancerecords.com @@@**

RUPTURE : Guillotière (CDEP, Dangerhouse Skylab)
Les entrailles de Lyon sont de vraies champignonnières rock'n'roll. À peine en libère-t-on l'accès qu'il s'en éjecte un nouveau groupe. Et le pire c'est que, une fois dehors, non seulement ce groupe y reste, mais, souvent, ses membres s'acoquinent avec d'autres voisins de pouponnière pour former d'autres groupes en parallèle. Comment voulez-vous endiguer un tel flot ? Beaucoup ont baissé les bras, d'autres ont choisi la collaboration, comme le label, lyonnais lui aussi, Dangerhouse Skylab qui a décidé d'œuvrer pour faire reconnaître toute cette folle jeunesse débridée en produisant quelques-uns de leurs disques. Ainsi Rupture vient-il de sortir son premier EP. Des musiciens qu'on a déjà pu entendre au sein de groupes comme les Segments, les Rondells, Top Secret ou les Hi-Lites (liste non exhaustive, ce serait trop facile) au service d'un punk-rock chafouin et bourru, un matériau débourré aux grosses guitares et à la batterie plombée, l'équivalent musical du saucisson brioché en quelque sorte. Le tout expédié en quatre titres chantés en français, Rupture n'est

pas là pour tisser du coupon de soie. L'un de ces titres, "Guillotière", marquant, pour ceux qui n'auraient pas reçu l'acte de naissance du groupe, son implantation lyonnaise puisqu'il s'agit du nom d'un des quartier de l'ancienne capitale des Gaules, pas forcément le plus reluisant si l'on en juge par les informations qui en font état dans les faits divers avec son cortège d'"incidents" (qu'en termes élégants ces dégueulasseries sont dites) liés au narcotrafic, mais pas forcément pire non plus que beaucoup d'autres dans d'autres villes où les Kalashnikov sont souvent plus bavardes que les artistes.

CADAVER PUTREFACTO : Eterno sepulcro (CD autoproduit)
Vous avez aimé/adoré/adulé/vénéré (ne rayez rien là-dedans, aucune mention n'est inutile) la scène death-métal de Floride dans les années 90, Cannibal Corpse, Obituary, Deicide, Morbid Angel et tutti sangui ? Vous allez forcément aimer Cadaver Putrefacto, si vous ne les connaissez pas déjà. Le groupe s'est formé à Buenos-Aires en 2000 avant de splitter trois ans plus tard. En 2015, le démon du death-métal ne vous laissant jamais en paix, Cadaver Putrefacto se relève d'entre les morts. Aujourd'hui, "Eterno sepulcro" est leur troisième album, le groupe s'autoproduisant depuis ses débuts, même si leur premier album, "La maldicion del zombi errante" en 2017, a connu une distribution internationale l'année suivante grâce au label américain Brutal Records. Au départ duo avec un chanteur et un multi-instrumentiste s'occupant de tout le reste, Cadaver Putrefacto est aujourd'hui quatuor, les deux hidalgos de base ayant été rejoints par deux guitaristes, ce qui a permis à Juan Gomez, le couteau suisse initial, de ne se consacrer qu'à la basse. En revanche, le groupe n'a toujours pas de batteur, la solution boîte à rythme semblant satisfaire tout le monde. En même temps, vu la vitesse à laquelle ça joue, la machine risque moins le burn-out qu'un humain. Car si Cadaver Putrefacto tiennent peut-être plus du zombie que du mannequin fleurant bon sa cure de DHEA, ils sont néanmoins capables de courir le 100 mètres en moins de cinq secondes, de nager le 400 mètres en moins d'une minute, de grimper le Tourmalet à vélo en moins d'un quart d'heure, voire de griller une formule 1 au démarrage. Plus vite et plus fort, telle pourrait être leur devise, leur musique vous défonçant la paillasse aussi aisément qu'une balle dum-dum en pleine possession de ses moyens, ce qui est raccord avec leur thème de prédilection, la mort, et ce qui s'ensuit, sous toutes ses formes. Ils chantent certes en espagnol, mais nul besoin d'être un hispanophone capable de lire du Cervantès dans le texte pour avoir une petite idée de ce qu'ils racontent, les titres des chansons parlant d'eux-mêmes, "Los ojos del decapitado", "Desmembrando al miserable", "Frenetica evisceracion", même le moins lettré d'une congrégation d'analphabètes doit pouvoir se faire ses propres films. D'autant que, si Cadaver Putrefacto jouent plus vite que leur ombre fraîchement sortie du tombeau, ils n'en oublient pas d'entrer dans tous les détails possibles pour mieux profiter de la malaisance générée par leurs petites descriptions létales. Cadaver Putrefacto font du death-metal, pas du grind-core, encore que leur métal de la mort qui tue soit du genre plutôt irruptif, leurs morceaux prennent donc le temps de nous décrire tout ce qui leur passe à travers la tête, et, partant, à travers la nôtre, surtout si l'on est doté d'une solide culture cinématographique de genre, gore en l'occurrence, ou d'une coriace imagination. Oui, les bouts de cervelle sur la moquette par exemple, c'est normal. Neuf titres pour trente-huit minutes de sauvagerie et de brutalité, même George Romero n'aurait pas rêvé mieux pour illustrer ses petites historiettes de bouffeurs de cervelets. Si je ne sais pas combien de temps il me reste à vivoter, je sais au moins ce que je vais demander qu'on passe dans la sono avant de m'envoyer au crématorium. Un bel avant-goût d'éternité... Ou pas.

SWORN TO AVENGE : Defy the fate (CD, M&O Music)
Vous prenez une chanteuse, Saya Six, tatoueuse de son état (on s'en serait un peu douté au vu des photos du duo) et un multi-instrumentiste, Shredded, touche-à-tout de naissance, et vous obtenez le duo franco-américain Sworn To Avenge qui sort son premier album. Costard métal et guenilles hardcore, ou l'inverse, c'est comme vous le sentez, tels sont les atours vestimentaires d'un groupe un chouïa énervé, pour le chant - toujours énervé, jamais éthéré - et puissamment testostéroné, pour la musique, toute en férocité et en barbarie, même les synthés ressemblent plus à des nuées d'orage qu'à des brumes automnales, les nappes se transformant parfois en note à note épileptique, histoire sans doute d'être au diapason des guitares qui pratiquent l'excès de vitesse comme un art majeur. Sworn To Avenge revendiquent la dystopie comme point de convergence de leurs intérêts sociétaux, mais la dystopie comme un jeu de rôles grandeur nature, qui n'exclue ni le chaos ni la justice, chez Sworn To Avenge, on n'est pas à un oxymore près, encore que la justice évoquée soit quand même plutôt sommaire et inopinée, on a failli y croire. Sur disque, Sworn To Avenge est donc un duo, c'est également dans cette configuration qu'ils semblent se produire sur scène, du moins si j'en crois photos et vidéos montrant Shredded à la guitare uniquement, devant donc user de force bandes préenregistrées, une formule qui n'autorise pas l'à peu près ni le j'm'en foutisme, mieux vaut être en place et ne pas dévier d'une nanoseconde sous peine de devoir courir derrière le riff pour le reste du morceau, toujours très inconfortable. Quand on a affaire à des humains, ça va, on peut toujours corriger le tir subrepticement, quand on se bastonne avec des machines, celles-ci sont en général assez butées et bornées pour n'en faire qu'à leur tête, en tout cas ce dont on l'a farcie la dite caboche numérique. Un premier album sans fioritures ni errements ontologiques, huit titres en moins d'une demi-heure, c'est ce que j'appelle aller droit au but. Et le marquer par la même occasion, tant qu'à faire.

MARVIN HEEMEYER : A new low (CD, Deviance/Schlag Records/ Crapoulet Records/Blackout Prod/Maloka)
Généralement, quand on fait dans le hardcore, on n'a pas trop de remords, genre et si j'avais fait du ska festif, ou de la variétoche obséquieusement pop, ou de la cornemuse alpestre. Avec ce premier album, après trois EP, Marvin Heemeyer ne semble effectivement rien regretter. Ils ont même survécu à un changement de chanteur, alors... Passer au format long ne semble pas non plus leur avoir posé de problème, encore que parler de temps long en ce qui les concerne, c'est un peu comme disserter honnêteté avec un politicien ou tolérance avec un religieux, c'est un peu hors sujet. Pour ce que j'en sais, Marvin Heemeyer dépasse rarement les deux minutes quand ils exécutent (un terme plutôt approprié) un morceau, ils ne dérogent pas à leurs habitudes de vie, et de jeu, avec ce disque, douze titres, vingt-quatre minutes de pur hardcore, même les plus nuls en maths doivent pouvoir faire la division sans se planter dans les retenues. De la retenue, justement, il n'y en a pas non plus chez Marvin Heemeyer, ça caillasse quasiment dès les premiers arpèges, même si leur "intro" peut nous laisser légèrement (très légèrement) perplexe durant une seconde et demi, deux grand maximum, car, après, la rocaille tombe dru, comme dans le Mont Blanc cet été avec la sécheresse, jusqu'au dernier accord, à croire que la septième plaie d'Égypte, c'était déjà eux, et qu'ils ont simplement recyclé leurs petits effets pyrotechniques à notre époque où l'électricité nucléaire peut parfois largement concurrencer celle, normalement plus naturelle (encore que quand c'est un dieu qui la maîtrise, on puisse s'interroger), des éclairs et du tonnerre. Marvin Heemeyer est donc bien enraciné dans son époque, bien qu'ils revendiquent des influences hardcore à aller quêter dans les années 2000 - merde, commencer à parler du début du XXIe siècle comme d'une période historique, voilà qui nous en colle un sérieux coup derrière la pyramide des âges, un peu comme de dévisager Brigitte Macron le matin au réveil, enfin, là, je ne peux qu'imaginer, hein, pas de conclusions hâtives - la preuve avec leur petite diatribe sur Betharram, qui ne pourra jamais être aussi violente que les méthodes "éducatives" de ce nid de vipères. Du hardcore donc, du bon, du brut et du bien frais, si l'on excepte évidemment les coups de chaud quand on va voir Marvin Heemeyer sur scène, puisque, si je n'ai jamais vécu une telle expérience, je suppute qu'il doit être difficile de rester de glace devant leurs petits exploits physiques, sauf à être littéralement tétanisé par tant d'animalité et d'énergie. D'où cette interrogation qui me vient à l'esprit en notant le titre de ce premier album, où sont-ils allés chercher cette idée de toucher le fond, ou de tomber plus bas que bas ? Ça peut difficilement s'appliquer à leur propre conception musicale, ça doit plutôt correspondre à leur vision d'une société dans laquelle nous tentons, tant bien que mal, plus mal que bien le plus souvent, de survivre. Je ne vois que ça, j'espère que c'est ça, ou alors c'est de l'auto-dérision, ce qui ne peut pas non plus être totalement exclu bien sûr. Le débat reste ouvert avec moi-même.

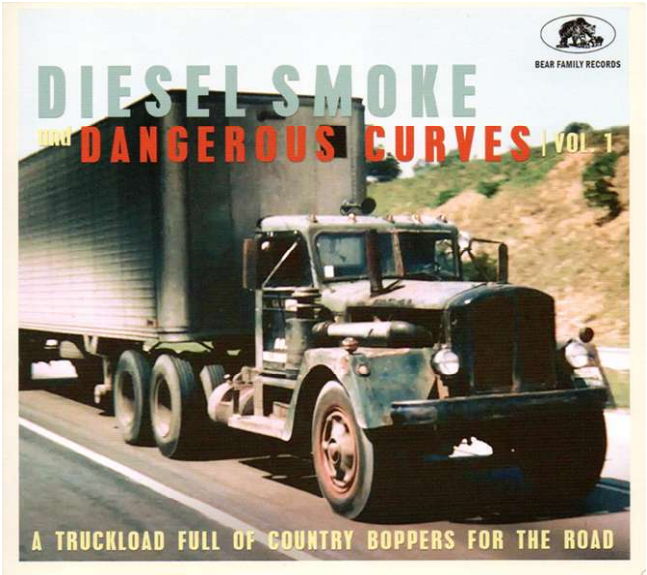
BOUNDARIES : Yearning : The unbeautiful after (CD, Sumerian Records)
On a beau dire, mais l'homme est quand même un animal bizarre. Ainsi, à peine a-t-il inventé la sédentarisation, et donc le capitalisme, qu'il crée aussi les premières frontières. Du moins sur le papier, ou plutôt non, le papier n'étant pas encore inventé, pas plus que l'écriture, le support ne lui aurait donc pas servi à grand-chose. Remarquez, les frontières non plus puisque, le concept sitôt évoqué, l'homme s'est empressé de les franchir pour aller foutre sur la gueule des voisins. Et ça continue aujourd'hui, comme avec les échanges

de missiles balistiques et de drones entre la Russie, les salauds d'agresseurs, et l'Ukraine, qui n'avait rien demandé à personne, et surtout pas à Poutine. On décline même la chose sur mer, comme entre les États-Unis et l'Iran, sauf que là, les salauds sont des deux côtés du Détroit d'Ormuz. Bref, depuis ces primes frontières virtuelles, on en a collé partout, jusqu'en musique, mais là, quand on les franchit, ça donne souvent des trucs intéressants. Prenez les Boundaries (rien que le nom, ça en dit long), un peton du côté du métal, un autre du côté du hardcore, et pas de douanier entre les jambes pour venir leur chercher des crosses - non, je vous vois venir, bande de petits malappris, je ne sache pas qu'on appelle ça comme ça, à part peut-être, justement, dans cette corporation si l'on fricote d'un peu trop près au boulot, mais ça ne me regarde pas. Le groupe de Hartford, Connecticut, vient de sortir son quatrième album en treize ans d'existence, et le moins qu'on puisse dire c'est qu'ils sont toujours capables de foutre en l'air notre sérénité naturelle, ce qui n'est pas la moindre des qualités pour un groupe aussi remuant et épileptique. Du groupe d'origine, du moins de celui qui enregistra le premier single en 2014, il ne reste plus que le chanteur principal, Matthew McDougal, qui n'était pourtant pas là à la formation. Derrière, ça joue pas mal des chaises musicales, en plus des instruments. Depuis 2022, Matthew McDougal, et son chant guttural, s'offre un contrepoint avec le chant plus clair et aigu du batteur Tim Sullivan, ce dernier étant en place depuis 2020. Mais les Boundaries ne sont pas un groupe à double chant pour autant, les interventions de Sullivan ne sont que ponctuelles, le vrai hurleur, celui que l'on entend tout le temps, c'est bien McDougal. Le métalcore des Boundaries est avant tout métal, avec ses riffs agressifs et ses rythmiques cataclysmiques. Le côté hardcore étant surtout inspiré par la période antique du genre, dans les années 90, avec une âpreté qui tenait déjà plus du métal que du punk et ses mosh parts traumatisantes pour le cœur, qu'il vaut mieux avoir bien accroché si l'on veut résister à cette débauche de véhémence et de décibels. Peut-être la pose préventive d'un pacemaker pourrait-elle être conseillée aux non initiés, on n'est jamais trop prudent. Surtout que, quand on s'embarque dans l'écoute de ce nouvel album, on en a pour trois bon quarts d'heure, il faut tenir la distance. Jamais ils n'avaient fait aussi long, même avec leur deuxième album, "Burying brightness" en 2022, malgré son morceau final, "The tower", de plus de dix minutes. Avec l'âge, certains ont tendance à lever le pied, pas de ça chez les Boundaries, tant qu'on respire, c'est qu'on est encore vivant, si on est encore vivant, on peut toujours faire mieux, tel est leur credo. Si vous m'avez bien compris, et il n'y a pas de messages subliminaux dans ma modeste prose, pas besoin de lire entre les lignes, âmes sensibles s'abstenir si vous souhaitez vous lancer dans la découverte des Boundaries, ce qui devrait vous procurer les mêmes sensations fortes que chez les premiers explorateurs à avoir été invités à dîner chez des cannibales, ou ceux ayant découvert des civilisations aussi amicales que celles des Dayaks de Bornéo ou des Jivaros d'Amazonie. Des gens qui savaient pourtant recevoir, au point qu'on pouvait difficilement les quitter sans y laisser un peu de soi-même. C'est un peu la même hospitalité qu'on retrouve chez les Boundaries, même si eux s'intéressent plutôt à vos oreilles qu'au reste de votre anatomie.

HECKEL & JECKEL : Corbacs in black (CD, Bitume Prods)
Revoilà nos corbeaux préférés, avec leur rock bastringue et déglingué et leurs jeux de mots approximatifs, comme le titre de ce nouvel album, hommage à peine voilé à AC/DC, du moins est-ce ainsi que je le comprends, si ça se trouve, venant d'eux, c'est peut-être une référence plus obscure. Une chose est sûre cependant, si le noir semble être leur couleur préférée (moi aussi si ça intéresse quelqu'un de le savoir), ils n'en sont pas encore au stade du linceul comme inspiration première pour leur musique. Pas de gothique ou de death-métal chez Heckel & Jeckel, juste un bon vieux rock'n'roll bien dodu avec supplément de bizarreries parce que, hein, quand même, s'agirait pas de croire qu'il font dans la pop sucrette ou le rap daubique, du moins pas que, parce qu'il sont parfaitement capables de se lancer là-dedans aussi si on les chatouille un peu trop. Mais ici, non, cet album reste bourré de grosses guitares qui vous ramonent les tuyaux au poil de cul près, esprit punk sur fond de heavy-power-rock'n'roll. Même s'ils vous parsèment tout ça de trucs qui, chez d'autres, paraîtraient parfaitement incongrus, mais qui, chez eux, relèvent de l'évidence, comme la trompette hard-bop, limite free jazz, de "Corbacs in black", le morceau d'ouverture qui donne son titre à l'album, moi qui suis aussi particulièrement friand de jazz, c'est le genre de petite attention qui pourrait parfaitement me motiver à les demander en mariage si je n'étais pas si farouchement opposé à cette institution, vous l'avez échappé belle les gars. Après, je suis moins convaincu par les deux petits intermèdes qui viennent couper ce bel élan proche d'un hard-rock des cavernes, à savoir l'exercice flamenco de "Flamencos darkos", qui démontre néanmoins la dextérité guitaristique de Heckel (ou Jeckel ? allez savoir), même s'ils se sont fait aider par un vrai "tocaor", et qui sert d'intro à une "Hippie song" qui doit un petit quelque chose aux délires cannabiques de Cheech & Chong, et l'imitation très cheap de Philippe Manœuvre du gaguesque "Interlude Philman", Laurent Gerra, qui n'est pourtant pas mon "humoriste" préféré, doit pouvoir faire mieux. Mais bon, ça n'est pas sur ces deux entrefilets qu'on va juger Heckel & Jeckel, encore que l'Inquisition Espagnole, si elle œuvrait encore, se serait probablement penché sur leur cas depuis longtemps, mais bien sur les huit vrais titres d'un disque qui ne fait pas dans la dentelle, ni dans la confiotte d'abricots, mais qui vous remonte le calbute aussi efficacement qu'une paire de bretelles connectées (bah si, ça doit bien exister puisque, aujourd'hui, tout paraît être redevable à une communication tous azimuts, sauf entre humains). Les corbeaux sont des bestioles parmi les plus intelligentes du règne animal, ce qui les place idéalement dans la foule des prétendant à l'hégémonie planétaire quand nous aurons disparu. Du coup, modernes archontes d'une Église post-catastrophiste, Heckel & Jeckel pourront-ils user de leur appartenance putative à la gent corvine pour tirer leur médiator du jeu et ainsi rester un peu plus longtemps que leurs voisins de palier sur une Terre largement dévastée par la connerie universelle. Tel que je ne les connais pourtant pas, sinon de réputation, les fourbes en seraient bien capables, renforçant ainsi les théories darwiniennes concernant l'évolution du vivant qui veulent que seuls les plus forts, les plus malins ou, accessoirement, les plus chanceux, non seulement survivront, mais pourront surtout transmettre leurs gènes. Ceux qui ont une plus grosse bite aussi, mais dans le cas d'Heckel & Jeckel, je ne saurais dire, mes observations ne m'ayant rien appris à ce sujet.

DIESEL SMOKE AND DANGEROUS CURVES Vol. 1 - A TRUCKLOAD FULL OF COUNTRY BOPPERS FOR THE ROAD (CD, Bear Family Records)
Si, comme moi, vous avez déjà parcouru en long (surtout en long), en large et en travers le réseau des highways américaines, notamment dans le mid-west ou dans les grandes étendues désertiques du sud-ouest, vous avez forcément croisé et vous vous êtes forcément fait dépasser - c'est dans ce sens là que ça se passe en général, vous vous faites dépasser plus que vous ne dépassez, surtout si vous voulez éviter de vous coltiner les flics autochtones, rarement des rigolos, là aussi je sais de quoi je parle - par ces monstrueux camions qui sont véritablement les rois de la route dans un pays qui voue une vénération sans borne au moteur à explosion, si possible sur-alésé. Croyez-moi, quand vous voyez débouler un Mack, un Peterbilt ou un Kenworth dans votre rétroviseur, qui va manifestement plus vite que vous, y compris en montée, vous vous dites que les Américains et vous ne vivez pas tout à fait sur la même planète. Il y a même un petit côté Mad Max dans ces quelques minutes où les cinq cents chevaux d'un moteur d'une quinzaine de litres de cylindrée vous laissent littéralement sur place, avec les cent cinquante décibels moqueurs du klaxon (corne à air comme ça s'appelle localement de façon très imagée, capable de rivaliser avec celui d'un train de marchandises) pour vous faire fléchir et vous remettre à votre place, le plus à droite possible de la route, voire même sur le bas-côté, c'est encore mieux du point de vue du routier patibulaire. Et si vous n'avez jamais expérimenté ce genre de sensation pour de vrai, rematez quelques films comme "Le convoi" de Sam Peckinpah ou "Duel" de Steven Spielberg pour avoir une idée de l'ambiance générale, même si ce n'est quand même pas aussi extrême dans la réalité, en principe. La mythologie du camionneur cowboy des temps modernes n'est pas nouvelle, elle naît dans les années 50, au moment où les chevaux-vapeur commencent à supplanter les mustangs, même si les premiers consomment nettement plus que les seconds, dans les soixante-dix litres de gasoil aux cent kilomètres (encore dans les quarante litres aujourd'hui) pour les premiers contre une ration d'une dizaine de kilos de picotin par jour pour les seconds. À l'écoute de cette compilation célébrant le poids-lourd, sa mythique et ses dangers, l'analogie entre camionneurs et cowboys n'est pas qu'une vaine et nébuleuse notion puisque tous les titres sélectionnés sont puisés dans le répertoire d'artistes country, encore que ceux-ci, pour l'occasion, lorgnent avec insistance du côté du rock'n'roll naissant. Ce qui se tient puisque cette country, tout au long des années 50 jusqu'au début des années 60, n'a pas encore pris le virage, autrement plus dangereux que ceux négociés par nos as du volant, d'une variété nauséabonde, ce qu'elle est largement devenue aujourd'hui. Durant cette décennie et demi, on connaît donc une hybridation franche et nette de la country, qui continue à exploiter ses instruments d'origine, guitare, de préférence

acoustique, violon, pedal-steel, contrebasse, banjo, mais qui commence à introduire des instruments plus usités dans le rock'n'roll, guitare électrique, éventuellement basse du même kilowattheure, batterie (longtemps bannie de la country car trop apparentée à la musique noire, jazz et rhythm'n'blues notamment), piano. Et même après que la country eut viré variété, beaucoup ont fait de la résistance, continuant à pratiquer le genre à l'ancienne, on s'en rend bien compte avec cette sélection puisque, si les morceaux les plus anciens datent de 1951, les plus récents sont parus en 1969. Une anthologie qui s'ouvre avec Billy Strange et le morceau qui lui donne son titre, "Diesel smoke, dangerous curves" de 1952, associant les gaz d'échappement des sur-puissants moteurs diesel (pas franchement écolo, c'est un euphémisme) et le risque des virages parfois pris à trop grande vitesse et qui voient le convoi s'étaler nonchalamment sur le flanc tel une baleine s'échouant sur une plage, finissant en un informe tas de ferraille, le routier ayant bien de la chance s'il s'en extirpe indemne. Globalement, le compilateur est allé chercher des trucs plus ou moins obscurs, mais il faut dire que, paradoxalement, eu égard à la popularité de la figure du camionneur dans l'imaginaire collectif américain, peu de morceaux le célébrant ont connu le succès. On peut quand même noter la présence de quelques pépites. Ainsi le guitariste Arthur Smith et son "Truck stop grill". De son côté, le duo Red Foley et Ernest Tubb (on a là du lourd en matière de succès et de notoriété, tous deux étant d'énorme stars country dans les années 40 et 50) se fendent d'un ironique "It's the mileage that's slowin' us down" (littéralement "C'est le kilométrage qui nous fait ralentir") dans lequel ils se moquent de leur âge, tous deux étant déjà quadragénaires en 1954, au moment d'enregistrer ce titre avec quelques autres pointures derrière eux, comme les guitaristes Hank Garland et Grady Martin. Coleman Wilson, lui, est dans son élément avec "A green truck driver's experience with radar" en 1962 puisqu'il a lui-même été camionneur durant de longues années avant d'être artiste à plein temps, l'essentiel de son répertoire est même consacré aux camions et aux hommes qui les conduisent. Il est presque quinquagénaire au moment où il met ce titre en boîte, chanson dans laquelle il met les jeunes routiers en garde contre les radars qui commencent à fleurir sur les routes américaines. Une chanson très dylanesque dans sa forme talkin' blues. Il est rare d'entendre des instruments à vent dans la country, il y a pourtant un saxophone d'obédience rhythm'n'blues dans "Devil on death highway" de Ken McWilliams and the Twi-Lighters en 1969 ainsi que dans "Trucker from Tennessee" de Link Davis en 1956. Pour Red Simpson et sa reprise de "A tombstone every mile" de Dick Curless, un morceau qui rappelle la dangerosité du métier, beaucoup ayant laissé leur peau le long de la route, l'inspiration est à chercher chez Johnny Cash, un expert dans l'art de la chanson morbide. Au final, voilà une compilation que vous pourriez caser dans votre valise lors de votre prochain séjour américain, à écouter dans la voiture, même si celles d'aujourd'hui font beaucoup moins rêver que celles des années 50, les routiers, pour leur part, n'ayant pas tellement changé depuis tout ce temps, leurs camions arborant juste beaucoup plus de chromes et roulant juste beaucoup plus vite, la peur du patrouilleur autoroutier n'ayant apparemment guère de prise sur eux.



Arsene OBSCENE & the LOOZERS : This is not a guitar (CD, Dangerhouse Skylab/Mono-Tone Records)
Paraphraser René Magritte en intitulant un album "This is not a guitar" tout en montrant une Epiphone (Crestwood ?) en gros plan sur la pochette, fallait oser. Surtout quand on sait que le groupe niçois fait justement la part belle aux guitares dans sa musique. Y aurait-il là de quoi nous interpeller ? Arsene Obscene & the Loozers s'adonneraient-ils à l'autochâtiment ? S'ils avaient mieux travailler à l'école, auraient-ils pu éviter de devenir saltimbanques ? Rien ne paraît moins sûr, une rapide écoute de ce quatrième album (pour ce qui est du groupe, Arsene Obscene en ayant cinq de plus à déclarer sous son seul nom) devant lever toute équivoque quant à l'esprit pop-punk et punk'n'roll qui prévaut chez un groupe qui a fait sienne depuis longtemps la fameuse maxime minimaliste "moins c'est mieux", tout en suivant les préceptes nutritionnistes qu'on nous serine à longueur de spots publicitaires : "Évitez de manger trop gras, trop, sucré, trop salé". Arsene Obscene & the Loozers gardent une ligne impeccablement profilée et leurs morceaux n'ont pas un gramme de trop, ne dépassant qu'exceptionnellement les deux minutes. Chez Arsene Obscene & the Loozers, le surpoids, la surcharge pondérale, l'obésité, on ne connaît pas, à la limite, si trop-plein il y a chez eux, c'est au niveau de l'énergie qu'il faut aller le chercher, comme chez les Ramones des débuts par exemple ("I don't like you i don't want you", "I don't really wanna go to school"). Des Ramones dont ils s'inspirent également pour aller dénicher la reprise improbable, ici "CTA 102" puisée chez les Byrds en 1967, album "Younger than yesterday", période plutôt psychédélique, ce que ne reflète nullement la version de nos gentlemen repreneurs (ils ont dépassé le stade cambrioleur), à part peut-être du côté de la coda avec ses dérapages guitaristiques dignes de la référence stellaire du titre du morceau (CTA 102 étant le nom d'un quasar découvert au début des années 60). On n'oubliera pas non plus les intenses nappes d'orgue sur "Odd dreamin'" qui vous embarquent dans des rêves psyché-punk pas piqués des nébuleuses. Mais on s'éloigne du sujet. Un sujet, cet album, pour le moins compact et ramassé sur lui-même, comme un sprinter s'apprêtant à fuser de ses starting-blocks, un album qui assène douze morceaux en moins de vingt minutes, peut-être pas un record du monde, mais une belle performance tout de même.

DESTINATION HAWAII (CD, Bear Family Records)
De prime abord, Hawaii n'est pas l'état américain qu'on associerait le plus facilement au rock'n'roll. D'autant que, si le territoire est sous domination américaine depuis 1893, les États-Unis ayant déposé la dernière reine de l'archipel, Lili'uokalani, grâce à un coup d'état - pas mal pour un pays qui prétend être la plus grande démocratie du monde, mais en politique, tout est très relatif - il ne devient un état de l'Union qu'en 1959, le cinquantième et dernier, pour l'instant, à inscrire son étoile sur le drapeau américain. Si Hawaii intéressait tant les États-Unis, c'est au même titre que Cuba dans l'Atlantique, afin d'assurer la sécurité du pays côté Pacifique. Bon, on ne peut pas dire que ça ait forcément été une franche réussite si l'on se souvient du petit fait divers de Pearl Harbor le 7 décembre 1941 - je vous renvoie à vos cours d'histoire pour plus de précisions - ce qui a dû avoir son importance au moment de faire du territoire un véritable état, habile façon de rigidifier les relations internationales dans le Pacifique nord, bordé notamment par la Russie et la Chine, en conflit plus ou moins larvé avec les États-Unis depuis des décennies. Mais là n'est pas le propos de cette compilation, la plupart des titres la constituant ayant été enregistrés dans les années 50, avant qu'Hawaii devienne un état, d'autant que, de surcroît, on n'y trouve quasiment aucun groupe ou artiste originaire de l'archipel. Une assertion facilement vérifiable en compulsant le menu de ce disque où apparaissent des noms comme les Drifters, Hank Snow, Marty Robbins, Buddy Knox, les Rivieras, les Platters (dans un exercice étonnamment rock'n'roll venant de leur part, "Hula hop", un titre écrit par leur manager, Buck Ram, et enregistré, tout aussi bizarrement, à Paris en 1958, et je parle bien de la capitale française, pas d'un obscur et quelconque Paris américain), Bing Crosby (dans son rôle habituel de crooner pour le coup, mais avec un très hawaïen "Blue Hawaii" sur lequel il est accompagné, quand même, par un orchestre local, Lani McIntire and his Hawaiians, d'où l'adverbe "quasiment" utilisé plus haut), Tommy Sands, Skeets McDonald, Bill Haley (qui, de toute façon, s'est essayé, à un moment ou à un autre de sa carrière, à peu près à tous les folklores existant dans le monde comme le prouve son sixième album, "Rockin' around the world", d'où est extrait "Me rock-a-hula" sélectionné ici), Elmore James (son "Hawaiian boogie n° 1" en 1952 n'ayant pourtant rien d'hawaïen, à part son titre probablement inspiré par le jeu slide au bottleneck du bluesman qui pourrait très vaguement rappeler la steel guitar parfois utilisée dans la musique

hawaïenne, un tantinet tiré par les cheveux, mais on ne se plaindra jamais d'entendre un titre d'Elmore James sur une compilation, quelle qu'elle soit), Carl Mann, Jon & the Nightriders (et leur classique surf "Rumble at Waikiki" de 1979, hawaïen par raccroc si l'on considère que la plus vieille planche de surf jamais retrouvée l'a été dans la tombe d'une reine hawaïenne du XIVe siècle, Kaneamuna, et que le navigateur anglais James Cook a assisté à une démonstration de surf à Hawaii en 1769), Eartha Kitt ou Chuck Berry. Ceux qu'on pourrait considérer comme les plus proches d'Hawaii, en étant très large d'esprit, sont les artistes originaires de la côte ouest, peu nombreux au demeurant, mais pour ceux originaires du nord ou des états du sud, on en est loin. Et que dire des trois étrangers présents sur une compilation finalement internationale, le Danois Otto Brandenburg, qui reprend un entraînant "Putti-putti", avec un steel guitariste dans son groupe, un titre écrit par un chanteur néo-zélandais d'origine maori, Jay Epae, donc pas si loin de la culture hawaïenne, le Suédois Little Gerhard and his G-Men (Karl-Gerhard Lundkvist de son vrai nom complet), avec un original, "Honolulu baby", aux intonations très inspirées par Bill Haley, et l'Allemand Paul Kuhn, avec son titre humpa humoristique "There is no beer in Hawaii", adaptation anglaise d'un de ses classiques dans sa langue natale, "Es gibt kein bier auf Hawaii". "Destination Hawaii" se termine quand même avec un truc on ne peut plus hawaïen, une sorte d'hymne, ou de classique, local, "Aloha oe", un chant d'adieu écrit par la dernière reine de l'archipel, Lili'uokalani (voir plus haut), dans une version enregistrée en 1954 par Webley Edwards avec un orchestre dirigé par Al Kealoha Perry, un Hawaïen pure souche celui-là. De son côté, Webley Edwards était né en Oregon en 1902 avant de s'installer à Hawaii en 1928 où il commence à animer une émission radiophonique, "Hawaii calls", en 1935, émission qu'il n'arrêtera qu'en 1975, belle longévité. En 1954, il fait donc paraître l'album "Webley Edwards presents Hawaii Calls" qui propose une douzaine de chansons, soit traditionnelles, soit américaines inspirées par l'archipel (un peu comme cette compilation), chansons largement diffusées dans son émission. La boucle est ainsi bouclée. Cette compilation démontre une chose, c'est que le mythe d'Hawaii a toujours été très présent dans l'esprit des Américains, et même de certains Européens, un peu comme celui de Tahiti pour nous Français. Elle démontre aussi qu'il n'est pas facile de lutter sans relâche pour ne pas succomber à la paresse qui vous gagne à l'évocation de ces contrées où le sport national, outre le surf, est le farniente sur la plage au son du tamouré. Putain, il y en a qui n'ont pas des métiers faciles quand même. Au final, reste une anthologie fort agréable à écouter, plutôt dansante si l'on aime se trémousser, seul ou bien accompagné. À emporter dans votre besace avec l'huile solaire et le dernier Goncourt, au moins pour faire branchouille auprès de vos amis parisiens en exil.

ODONATA X-1 : Medicine sound (CD, Les Disques Du Tigre)
Le trio Odonata X-1 aime les animaux, on ne leur en voudra certainement pas. Chacun de leurs trois albums en montre un sur sa pochette, même si les deux premiers se focalisaient sur les insectes, aux formes plutôt fantasmagoriques, assez pétrifiants au demeurant. Changement de paradigme avec leur troisième opus, on passe carrément au bison, sur fond de chamanisme amérindien pour faire bonne mesure, ce qui est évident à la lecture des titres des morceaux, "Eagle", "Land", "Mother", "Tribe", et surtout l'évident "Taku wakan", une locution générique d'origine Lakota (une des tribus formant le groupe ethnique des Sioux pour faire simple) qui désigne une entité sacrée, quel qu'elle soit. On retrouve d'ailleurs le mot "wakan" dans Wakan Tanka, le nom Lakota du Grand Esprit. Quant au bison de la pochette, il est évidemment l'un des symboles sacrés des Lakotas, qui le considèrent même comme un parent puisqu'il leur apporte (ou plutôt apportait avant les grands massacres du XIXe siècle) tout ce dont ils ont besoin pour vivre (nourriture, outils, armes, vêtements, etc). On ressent distinctement ce chamanisme amérindien dans la musique d'Odonata X-1, le psyché-stoner-doom habituel du groupe se teintant de références vocales aux chants tribaux, les instruments, notamment les guitares, étant eux-mêmes patinés aux sonorités hypnotiques de la transe, grâce, entre autres, à l'utilisation d'une wah-wah lancinante et ondulante ("Mother", certainement le morceau le plus extatique, et le plus long, du disque, ou "Tribe", l'autre morceau de résistance au chant éthéré). Je trouve dans ce nouvel album d'Odonata X-1 un petit quelque chose de l'esprit tantrique du groupe mongol the Hu, les instruments traditionnels en moins. Après tout, les trois membres d'Odonata X-1 (dont Steff Tej des Ejectés) ne sont pas Amérindiens, leurs armes instrumentales à eux sont les classiques guitare, basse et batterie, ce qui ne les empêche pas d'en extraire des sonorités aussi cathartiques qu'une herbe médicinale ou une loge à sudation. Comme à l'accoutumée, peut-être conscients que la longueur de leurs morceaux pourrait rebuter certains DJ, peu enclins à les diffuser sur des ondes radiophoniques phagocytées par la publicité, et plutôt que de prendre le risque de les voir amputés à l'arrache par ces contraintes temporelles bassement mercantiles, Odonata X-1 proposent, sur les CD uniquement, pas sur les vinyles, des versions dites "edit", c'est-à-dire raccourcies et montées par leurs soins, la meilleure façon de ne pas être trahi par autrui. Il y en a deux ici, "Eagle" et "Tribe", il n'y en avait qu'un sur les deux premiers albums. Heureusement pour Odonata X-1, il reste encore quelques allumés comme moi (oui, nous sommes des dinosaures, et nous le revendiquons) qui sévissent sur des radios associatives à but non lucratif, sans pub du tout, et pour qui un morceau de près de dix minutes ne sera jamais un problème. Perso, j'ai déjà diffusé plus long quand le cas s'est présenté, pas question de charcuter quoi que ce soit. Si un groupe estime que son morceau doit durer dix, quinze, vingt minutes, ou plus, qui suis-je pour me permettre de m'en affranchir ? Il est vrai qu'on vit désormais dans un monde qui ne prend plus le temps de rien (certains en arrivent même à regarder un film en accéléré ou à lire un livre en résumé, quelle misère), je n'en suis pas là, j'ai trop de respect pour les artistes... Bon, peut-être pas pour les rappeurs, faut quand même pas déconner, mais, de toute façon, édité ou pas, je ne risque pas d'écouter le moindre de leurs morceaux, alors... Bref (euh, façon de parler après tout ce laïus), au fil de sa discographie, Odonata X-1 sait habilement se réinventer, se ressourcer et faire évoluer sa musique. Du coup, pour le quatrième, vont-ils passer à la taille baleine avec focus sur le mythe de Jonas ou de Moby Dick ? Allez savoir avec ces diables de Limougeauds. Quoi qu'il arrive, il y a peu de chances qu'il me déçoivent. Pour l'heure, je révise mon histoire spirituelle, folklorique et ethnique des peuples amérindiens, ma bibliothèque est suffisamment fournie pour ça.

EQUISETUM : Cor ex putredine (CD, My Kingdom Music)
Le duo formé par la chanteuse Noctuaria et le multi-instrumentiste Mortifero n'en est pas à sa première exaction. Tous deux ont déjà un lourd (c'est le cas de dire) passé derrière eux, puisque, depuis quinze ans, ils forment des groupes comme d'autres collectionnent les timbres. Dans les années 2010, ils étaient à la tête de Nebrus (quatre albums) tandis que, durant la première moitié des années 2020, c'est Ignis Absconditus qui occupait leurs soirées (trois albums). Dans ces deux premiers groupes, ils étaient parfois déjà en duo, parfois en groupe, selon les affinités. À la louche, Nebrus était plutôt black-métal, tandis qu'Ignis Absconditus était un peu plus extrême. Avec Equisetum (le nom scientifique des prêles pour les botanistes en herbe, intellectuel comme dirait Fozzie), le duo propose un savant mélange de ces primes influences, "Cor ex putredine" ("le cœur issu de la pourriture", voilà qui est quand même plein d'espoir) laisse à entendre un dark-métal plus ou moins entaché de doom ou de black. Entre tensions sonores et atmosphères gothiques, Mortifero n'utilise que les instruments de base, guitare, basse et batterie, avec supplément de sauce fuzz et disto, tandis que Noctuaria esquisse des textes où la mort, et son corollaire, la décomposition, semblent nous narguer, comme pour mieux nous préparer à notre inévitable destin, les interprétant d'une voix aussi expressive qu'invocatrice, transformant les morceaux, longs bien sûr, autour des six minutes de moyenne, en mantras funestes et funèbres dans lesquels vous ne trouverez aucune forme de salut, pas plus spirituel que physique. Pour concevoir la pochette de ce premier album, Mortifero (oui, il peint aussi) fait montre d'un talent certain, n'invoquant pas le fantôme de Jérôme Bosch en vain, tant on aurait pu trouver dans l'œuvre du Néerlandais la même vision de ce cœur aux racines aériennes, version infernale du "wicker man" mentionné par les Romains à propos d'un rituel celte, rituel qui, aujourd'hui, fait largement débat chez les historiens, à l'inverse du chamanisme sombre et morbide d'Equisetum qui, lui, met tout le monde d'accord, du moins dans les sphères métal qui ne veulent connaître que la lourdeur du doom, la décadence du black et l'implacabilité de la décrépitude.

Ray CAMPI : Rocks (CD, Bear Family Records - www.bear-family.com)
De Ray Campi, ceux qui n'ont pas vécu pleinement l'émergence du rock'n'roll dans les années 50, de moins en moins nombreux au fil du temps, il faut bien l'admettre, gardent surtout le souvenir du bonhomme dans les années 70 et 80, en plein revival rockabilly, virevoltant avec, et surtout autour, de sa contrebasse. À se demander s'il était capable d'en jouer "normalement", sans grimper dessus ou sans la faire voler dans tous les sens, et sans perdre le rythme. Une carrière tardive documentée par un nombre incalculable d'albums et de singles, il sortira les derniers au milieu des années 2000. Et

pourtant, Ray Campi avait eu une vie avant les 70's, et donc une carrière, très courte hélas mais qui n'atténue en rien l'impression de chien fou qu'il nous a laissée alors qu'il était déjà quadragénaire, mais toujours plein de bravoure. Ray Campi est né le 20 avril 1934 dans le quartier des Yonkers à New York, loin du sud qui verra naître le rockabilly. Dans ce contexte, coup de chance pour lui, sa famille s'installe à Austin, Texas, quand il est âgé de dix ans, autant dire que le destin vient de lui filer un sacré coup de pogne. À partir de 1956, il sort ses premiers singles. Il n'y en aura que sept jusqu'en 1960 sur des labels aussi divers que TNT, Dot, Domino, Verve ou Colpix. Mais si seulement quatorze chansons sont officiellement pressées, il en a enregistré beaucoup d'autres, qui ne verront le jour, pour certaines, que dans les années 70 et 80, quand il se sera refait une seconde jeunesse. C'est que Ray Campi, pour fan de rock'n'roll qu'il était, ne semblait guère vouloir faire carrière dans la musique. Il faut dire que, déjà à l'époque, il posait un regard très critique sur le music business, ce qui ne devait pas beaucoup l'aider à trouver des contrats. Ce n'est qu'en 1970 qu'il est contacté par Ronny Weiser, un Italien installé récemment aux États-Unis où il vient de fonder le label Rollin' Rock, ce dernier lui proposant de produire quelques nouveaux disques. Leur collaboration va durer dix ans avec sept albums et une quinzaine de singles à la clé. Pour ma part, c'est avec ces disques Rollin' Rock que je découvre Ray Campi, des disques qui, en outre, lui permettent de venir tourner régulièrement en Angleterre et en Europe, le vieux continent redécouvrant alors les pionniers du rock'n'roll et du rockabilly grâce à quelques jeunes groupes, anglais pour la plupart, qui vont initier ce fameux revival rockabilly, bien avant que les Stray Cats arrivent pour rafler la mise. Cette compilation concoctée par Bear Family, pas la première, certes, mais tout ouvrage du genre est bon à prendre, retrace donc la carrière de Ray Campi, depuis une démo primitive en 1954 jusqu'à un enregistrement de 1990, tout ça en trente-quatre titres. L'occasion de se remémorer un fait qu'on a parfois tendance à oublier à cause de son utilisation quasi exclusive de la contrebasse dans les années 70, c'est que Ray Campi est d'abord un guitariste, instrument dont il joue sur tous ses premiers enregistrements. Des enregistrements sur lesquels apparaissent ses deux plus fidèles accompagnateurs, tous trois se connaissant depuis l'adolescence, le guitariste Johnny Maddox et le bassiste Henry Hill. Sur les deux premiers singles de Ray Campi, c'est ce trio qui est présent. On notera au passage que Ray Campi écrira souvent ses chansons, dont la face A de son premier single, "Caterpillar", qui va devenir son morceau-signature, au point qu'on en trouve quatre versions différentes sur cette sélection, celle du premier single, évidemment, paru en 1956 sur TNT, une enregistrée en 1957, toujours avec Johnny Maddox et Henry Hill, avec en plus Harvey, le jeune frère de Ray, aux bongos, une datant de 1976 enregistrée live dans les studios télé de la station KLRN à Austin, Ray étant désormais passé à la contrebasse, accompagné par les Rockabilly Rebels, son groupe de scène, et une dernière, enregistrée en 1990 à Brême, en Allemagne, lors d'un festival célébrant le quinzième anniversaire de Bear Family, accompagné par le groupe allemand (de Potsdam) Rumble On The Beach. Pour l'anecdote, en 1988, sur son album "With friends in Texas", sur Bear Family, il en fera paraître une curieuse version avec l'actrice et chanteuse Mae West (version non présente sur cette compilation), mais cette dernière étant morte en 1980, sa voix a été rajoutée d'après un enregistrement de 1973, ce qui n'enlève rien à son côté surréaliste. Fin de la parenthèse. Le passage de la guitare à la contrebasse, sur les premiers disques pour Rollin' Rock, ne doit pas surprendre ceux qui en connaissent un tant soit peu sur la vie de Ray Campi puisque celui-ci était un multi-instrumentiste averti, jouant également de la mandoline, de la guitare dobro de la pedal-steel guitare ou encore de la batterie. D'ailleurs, sur ses premiers disques pour Rollin' Rock, jusqu'en 1978, Ray joue de tous les instruments, guitare, contrebasse, batterie voire mandoline. Quant à la famille de Ray Campi, outre son cadet Harvey, on en trouve un autre membre, leur cousin Harold Layman, au tambourin, sur un enregistrement de janvier 1957 dans les studios de l'Université du Texas à Austin, cinq titres dont une énergique reprise de "You can't catch me" de Chuck Berry. Le groupe qui accompagne Ray Campi sur cette bande, moins Harold Layman mais avec Harvey, deviendra les Snappers quelques mois plus tard, le pianiste Bobby Reed et le claqueur de doigts (comme Paul Peek et Tommy Facenda, les Clapper Boys derrière Gene Vincent à la même époque) Doc Shyrock. Près de la moitié des titres de cette compilation date des années 50, le reste s'étalant entre les années 70 et les années 80. Avec une constante, largement due au thème de cette collection Bear Family, qui ne s'intitule pas "Rocks" pour rien, on n'y trouve que des titres à forte connotation rockabilly. Ceci étant, quand on écoute ses disques, on y trouve, de toute façon, très peu de morceaux lents. Même quinquagénaire ou sexagénaire, il faisait rarement dans le slow sirupeux. Ray Campi est resté plutôt fringant jusqu'à sa mort, survenue le 11 mars 2021, de cause naturelle, durant son sommeil, à Los Angeles et à l'âge de 86 ans, la maladie semblant l'avoir épargné jusqu'au bout. Heureux homme.

SPOOKYMAN : The spookalicious space sound of Spookyman & his acousmatic orchestra (CD, Voodoo Rhythm Records)

Le Romain (au sens d'habitant de Rome, pas de survivant de l'Empire du même nom, je précise, on ne sait jamais) Spookyman est un OVNI dans le monde de la musique actuelle. En effet, le bonhomme, plutôt que d'écrire ses morceaux tranquille pépère au coin du feu dans son salon, développe d'abord des sons dans son petit cerveau en ébullition pour ensuite fabriquer les instruments grâce auxquels il va pouvoir convertir ces sons dans le monde réel et en faire des chansons. Il est certain qu'on a connu plus simple comme mode de composition. Ainsi s'est-il construit un oscilloscope capable de s'enregistrer lui-même, ou encore a-t-il développé un programme sonore pouvant sélectionner de lui-même, dans sa banque de données, n'importe quel son approprié à une chanson déterminée. Après, il se sert d'une banale guitare électrique, quoique largement modifiée par ses soins, tout en étant, sur scène, entouré de tout en tas de zigouigouis et de bousins électroniques divers et plus ou moins vintage, comme des téléviseurs cathodiques, des ordis hors d'âge ou des magnétos qui cachent bien leur jeu. Des trucs qu'il n'a pas eu besoin de trimbaler en studio puisqu'il a enregistré cet album chez lui, l'avantage d'être un one man band. Au final, la musique de Spookyman est un savant mélange d'influences variées, enjambant un fleuve où coulent du blues déglingué à la Dead Brothers ("The ghost's lullaby", "The bridge of sighs") ou plus traditionnellement râpeux façon quartiers sud de Chicago ("No peace", "Moked shiver"), du rock spatial à la Joe Meek via son groupe fétiche, les Tornados ("Space cowboy"), de l'exotica science-fictionnesque tiré d'une bande-son imaginaire de film de série B, voire Z ("Twelve years", "Exotic mirage"), ou encore du jazz néo-orléanais délivré par une bande de zombies domiciliés dans le coin le plus reculé du cimetière Saint-Louis ("Where lights were low"). Jusqu'à la construction de ce troisième album qui n'a rien de logique. Primo parce qu'il reprend deux morceaux parus sur son album précédent, enregistrés avec d'autres musiciens ("Blood sweat and tears" et "No peace"), deuxio parce que, si le disque s'ouvre sur un prologue avec un interlude au milieu et se clôt, en théorie, sur un épilogue, celui-ci n'en est pas pour autant la fin du disque, étant suivi par quatre autres chansons, allez y comprendre quelque chose, ou plutôt si, on comprend que Spookyman vit dans un univers parallèle, non régi par nos lois habituelles, et qu'il peut donc s'affranchir de celles-ci sans avoir d'explications à donner. Dans l'espace, on ne vous entend peut-être pas crier, mais on doit bien pouvoir entendre Spookyman au détour d'une planète perdue en orbite autour d'une galaxie patatoïde.

L'ENCYCLO DÉGLINGO DE LÉO

PAQUET

Tas de choses diverses et variées, réunies tant en vrac que sous un conditionnement adéquat, aptes à faire le bonheur de quiconque en est le destinataire, pour quelque raison que ce soit. Difficile de faire mieux dans le genre accommodant. Pour la grande majorité d'entre vous, le paquet, du vieux français "pakke", dérivé du néerlandais "pak", qui signifie "ballot" (on sent bien là la vocation maritime des Bataves), c'est soit ce que vous recevez par la Poste dès lors que vous avez passer une commande, avec, normalement, à l'intérieur, les objets attendus, sauf si, par quelque perfidie, il y a eu maldonne au niveau de la préparation, soit ce que vous trouvez au pied du sapin le jour de Noël, avec, normalement, à l'intérieur, ce que vous avez si soigneusement calligraphié sur la liste amoureusement rédigée à l'intention du Petit Papa homonyme, sauf si, d'aventure, ce dernier, saoul comme une baleine, s'est trompé de cheminée, ou si ses lutins, mécontents de leurs conditions de travail ou bien un peu trop facétieux (trop d'aquavit ?), ont délibérément mélangé les dites listes au moment de passer à la répartition des cadeaux. J'imagine bien l'ambiance dans l'entrepôt, avec le lutin en chef beuglant ses directives : le sextoy pour mémé Madeleine, 93 ans, à l'Ehpad de Mamirolle ; l'AK47 pour le petit Norbert, 4 ans, à La Baffe ; le nounours en peluche pour Marcel, 47 ans, camionneur à Saligos ; l'intégrale de Milan Kundera, en tchèque, pour Vanessa, miss Saucisse 2021 à Beausaint. Que de joie et de ris en perspective dans les chaumières après tant de bidonnade dans les usines de monsieur et madame Santa Claus. Mais des paquets, dans la langue française, on en trouve aussi à toutes les sauces, en toutes matières et sous toutes les formes. La réception ou l'ouverture n'en étant pas forcément toujours très appréciées, selon les cas. Ainsi parle-

t-on aussi bien d'un paquet de pâtes, avant que ces dernières se retrouvent éparpillées dans la casserole, d'un paquet de mer, quand on se le prend dans la tronche lorsque le bateau de croisière à bord duquel on a pris place se retrouve en pleine tempête, d'un paquet de cigarettes, avant de les griller une par une avec abnégation, au détriment de ses poumons, d'un paquet de lessive, archétype du truc tellement facile à bazarder que même un vendeur muet devrait pouvoir y arriver face à un client sourd, d'un paquet de linge sale, comparse habituel du précédent, qu'il vaut mieux ne pas déballer en public, au risque d'avoir de mauvaises surprises, et pas seulement olfactives, d'un paquet de bonbons, Saint Graal des gosses du monde entier, et cauchemar des dentistes pour contrebalancer, d'un paquet de nerfs, à propos de quelqu'un souvent très énervant, en plus d'être énervé. Je vous laisse le soin de compléter cette liste par vous-même, les exemples ne manquent pas. Le paquet est devenu tellement commun de nos jours qu'il entre également dans la composition de plusieurs locutions : Donner son paquet à quelqu'un, et son corollaire, recevoir son paquet, à savoir congédier quelqu'un ou être congédié, même si je ne suis pas sûr que ça entre dans le vocabulaire de France Travail ; Faire son, ou ses, paquet, c'est-à-dire, au mieux, se préparer à partir ou déménager, au pire, s'attendre à mourir, si on en a le temps, c'est que la Camarde est parfois un tantinet pressée ; Déballer le paquet, autrement dit avouer tout ce qu'on veut, ce qui peut certes vous soulager la conscience mais aussi entraîner des effets secondaires indésirables si les aveux sus-mentionnés émanent d'un délinquant quelconque et qu'ils ont pour objet de dénoncer ses petits camarades, mais bon, chacun fait comme il le sent ; Trouver le paquet, ce qui signifie découvrir quelque chose de caché, impliquant cependant une notion de richesse, de valeur ou de préciosité, puisque je doute fort qu'on l'utilise souvent quand on pose le godillot dans une bouse de vache, encore que, du pied gauche, ça puisse laisser un peu d'espoir ; Risquer le paquet, quand on tente sa chance dans une affaire pour le moins hasardeuse, a fortiori quand on a tendance à y mettre tout ce qu'on possède, un peu comme faire tapis au poker si on n'a pas au minimum une quinte flush royale entre les pognes ; Mettre le paquet, soit fournir un gros effort, donner son maximum, pour arriver à ses fins, du genre ça passe ou ça casse ; Déposer son paquet, ce qu'accomplit la parturiente quand elle expulse le machin qu'elle avait dans le ventre depuis neuf mois, ce qui doit la délivrer d'un poids certain, d'où, probablement, le double cri libérateur proféré à la fois par la mère et par le nourrisson une fois la chose faite. Enfin n'oublions pas le paquet, voire le beau ou le gros paquet, ça n'est qu'une question d'appréciation, que tout être masculin normalement constitué se trimballe entre les jambes, le service trois pièces, pénis plus testicules. La question étant de savoir si ce terme argotique fait référence au plaisir qu'on prend toujours à découvrir une surprise (se référer ci-dessus aux paquets de Noël), ce qui, en l'occurrence, et au moins lors d'une première fois, doit réjouir les deux partis en présence. Une acception attestée au moins dès 1748 dans le roman, officiellement anonyme mais très probablement dû à Jean-Baptiste Boyer d'Argens, "Thérèse philosophe, ou Mémoires pour servir à l'histoire du Père Dirrag et de Mademoiselle Eradice" :
"Cours donc vite, ma fille, me dit-il en tenant d'une main son paquet qu'il secouait de toute sa force, et, de l'autre, une poignée de verges dont mes fesses étaient simplement menacées".
C'est sur cette note littéraire que l'ancien facteur que je suis, qui en a donc vu passer un paquet de paquets durant sa carrière postale, met la dernière main à celui-ci, à défaut de panier.



